

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

Sciences historiques et philologiques

17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris, France

Secrétariat : 26 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

☎ 01 43 21 42 77 Fax 01 48 87 56 61

I.S.S.N. 1270 - 8291

Responsable du bulletin : Josette Pieuchot-Billardey



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 36
octobre-novembre 2003



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)
British Museum, Londres. Dessin : Jean Pieuchot

SOMMAIRE

- p. 3 Les noms des anciens lieux de culte, la liturgie
païenne et les légendes celtiques
Philippe Walter
- p. 6 Le 12^{ème} Congrès International
d'études celtiques à Aberystwyth
Gael Hily
- p. 7 Nos conférences
- p. 8 Le substrat gaulois dans le
français : la guerre
Jacques Lacroix
- p. 21 Les Livres
- p. 22 Informations et Nouvelles
- p. 23 Notre III^{ème} Journée d'étude

Médaille / Revers d'une monnaie d'or des Parar
(c.270 - J.-L. Godard)

AMIS DES ETUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Ecole pratique des Hautes Etudes en Sorbonne

Sciences historiques et philologiques

17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris

Secrétariat : 26 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

T 01 43 21 42 77 Fax 01 48 87 56 61

Depuis le IX^e Congrès International d'Etudes Celtiques qui s'est déroulée à Paris en 1991,

notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches

scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin

de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Etudes Celtiques, il faut déposer une demande

qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, ouvrages, articles...),

extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHILLERY /

M. Paul-Marie DUVAL /

M. Leon FLEURIOT /

M. Michel LEJEUNE /

M. Venceslas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président

M. Pierre-Yves LAMBERT

Membre d'honneur du conseil scientifique

Mme Brigitte FISCHER

Conseiller scientifique

M. Jean-Jacques CHARPY

Vice-président

M. Jean PIEUCHOT

Responsable du bulletin

M. Patrice VERRIER

Conseiller juridique

Secrétaire général

Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY

Trésorier

M. Jean PIEUCHOT

Secrétaire

Mme Nicole JOBELOT

Responsable de l'antenne Bretagne

M. Gaël HILY

Membre du bureau

M. Georges ALEXANDRE

Membre du bureau

Mme Jacqueline GIRARD

Membre du bureau

M. Philippe LALOUE

Membre du bureau

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Amis des Etudes Celtiques
17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris F
I.S.S.N. 1270 - 8291

Nous sommes heureux de vous informer que notre

Troisième Journée d'Etude
L'HÉRITAGE CELTIQUE DANS LE

MOYEN-ÂGE EUROPEEN

s'est déroulée le samedi 24 Mai 2003 au Lycée Henri IV, malgré la

cascade de grèves qui eurent lieu à cette époque. Elle a reçu un

plein succès. Nos orateurs se sont succédé toute la journée et ont

été accueillis très favorablement par le public qui était venu de

Paris, de province et même de l'étranger, nos amis belges

notamment étaient venus en groupe pour les applaudir. Nous

pouvons dès maintenant vous informer que nous ferons paraître

prochainement le volume de leurs interventions complètes. Nous

vous tiendrons informés de sa sortie et vous appelons ci-dessous

DES MYTHES CELTES AU ROMAN ARTHURIEN

Philippe WALTER

Professeur à l'Université de Grenoble et directeur du Centre de Recherches

sur l'Imaginaire (Université de Grenoble). Dirige la publication des romans

en prose du Graal (Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard) : *Le Livre*

du Graal. A publié *La Mémoire du temps, fêtes et calendriers de Carélen de*

Troyes à la Mort Artu (Champion, 1989), etc.

L'HÉRITAGE CELTE DANS L'HAGIOGRAPHIE MÉDIÉVALE

Bernard ROBBEAU

Agrégé de géographie, docteur en histoire médiévale. Il a publié : *La*

mémoire chrétienne du paganisme carnaire (Chartes, Société

archéologique d'Eure-et-Loir, 1997). Il a particulièrement étudié les

survivances de la mythologie celtique dans l'hagiographie de la région de

Chartres (c'est dans cette région que Jules César plaçait le siège des

réunions annuelles des druides).

L'IRLANDE, LES DEUX BRETAGNE ET
LE « MARI AUX DEUX FEMMES »

Jean BATANY

Professeur émérite à l'Université de Caen. Intéressé par l'idéologie des

« états de la société » (les trois « ordres » au Moyen Âge, ainsi qu'aux

légendes animales (Roman de Renart). A travaillé sur les romans de Tristan

et Yseult, particulièrement la version de Béroul.

SOUVERAINS, GUERRIERS ET CORVIDES,
MYTHES ANTIQUES ET LÉGENDES MÉDIÉVALES

François DELPECH

Directeur de recherche au CNRS. Membre de la Casa Velasquez (Madrid).
S'intéresse aux survivances de la mythologie celtique dans la péninsule

ibérique. Nombreux articles sur la mythologie et le folklore hispaniques

MÉLUSINE, SES SŒURS ET LES DÈSSES-MÈRES CELTES

Jean-Jacques VINCENTINI

Professeur à l'Université de Corte. A publié notamment :

Pensée mythique et narrations médiévales (Editions Champion).

Prépare actuellement une édition avec traduction du

Roman de Mélusine par Jean d'Arras (Livre de Poche).

SAMONIOS, AUX ORIGINES D'HALLOWEEN

du 25 octobre au 1^{er} novembre 2003
avec une conférence du Professeur Claude STERCKX
Spectacle. Banquet. Bourse aux jouets. Contes enfants
Renseignements : Véronique Hurt
Musée des Celtes
Place Communale 1
Libramont-Chevigny (Belgique)
☎ fax +32(0)61/22 49 76

EXPOSITION : LYON AVANT LUGDUNUM

jusqu'au 30 novembre 2003
Le résultat des fouilles récentes à Lyon révèle
l'occupation du sol depuis les chasseurs-cueilleurs du
Mésolithique, 10.000 ans av. J.-C.,
un hameau de l'Âge du Bronze et
l'apparition des longues épées en fer de La Tène
avec les Celtes dont la présence est attestée
dès 800 av. J.-C.
Pôle archéologique du département du Rhône.
Musée de la Civilisation Gallo-Romaine
17 rue Cléberg 69005 LYON
Accueil du Musée ☎ 04 72 38 49 30
Horaires en novembre : mardi au dimanche 10 h à 17 h

QUAND LES PELLETEUSES SE FONT BATEAUX-MOUCHES

Fouilles préventives en la Ville de Paris
Conférence de Patrick PION de Paris X-Nanterre
Mercredi 3 décembre 2003 à 20 h 15
Université de Neuchâtel (Suisse) Amphi «1^{er} mars 26 aula»

LASCAUX : PRÉHISTOIRE DE L'ART

La grotte de Lascaux vers 18 000 avant le présent
Projection du film d'Alain Jaubert
Samedi 13 décembre 2003 à 14 h et à 18 H 30
Salle de conférences du Laténium (1^{er} étage)
Parc et musée de Neuchâtel à Hauterive (Suisse)

OETZI : L'HOMME DES GLACES

Découverte, interprétation et résultats
Samedi 17 janvier et samedi 14 février 2004
Parc et Musée du Laténium

Ces manifestations sont organisées par le Cercle Neuchâtelois
d'Archéologie c/o Laténium, Parc et Musée d'archéologie de
Neuchâtel, Espace Paul Vouga 2068 Hauterive (Suisse)
☎ 032/889 69 10 Fax 032/889 62 86

**OÙ L'ON DÉCOUVRE QUE LES ANCIENS NOMS DE CULTTE,
LA LITURGIE PAÏENNE ET LES LÉGENDES CELTIQUES
ONT INVESTI LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL**

Le Moyen Âge coïncide pour l'Occident avec l'ère privilégiée de
genèse et d'épanouissement du christianisme. Mais quel christianisme ?
Certainement pas celui du Concile Vatican II, ni même celui de la Contre
Réforme. On l'oublie parfois : le christianisme médiéval est une religion de
compromis, principalement pour la couche la moins cultivée de la
population.

En effet, pour s'imposer en Europe, cette religion importée de
Palestine dut composer avec les réalités religieuses locales qui
préexistaient à son avènement. Le christianisme n'est pas la première
religion d'Occident. Il n'est pas né de rien. Il succède à des cultes
autochtones qu'il cherche à assimiler plus qu'à éliminer. Dès le VI^e siècle,
la recette de cette christianisation en douceur avait été donnée par le pape
Grégoire, dont les propos furent repris plus tard par Bède le Vénérable :
«*Il ne faut pas non plus empêcher les païens de s'asseoir autour de ces
temples, mais, au contraire, les encourager à construire leurs huttes en
branches d'arbres autour du sanctuaire et à y préparer leurs repas rituels.
Mais il faut qu'ils fassent cela les jours anniversaires des martyrs pour
qu'ils n'immolent plus leurs animaux au diable, mais à Dieu. Si on leur
laisse ainsi leurs joies terrestres, ils s'abandonneront plus volontiers aux
joies célestes*» (Saint Grégoire, *Registrum*, I, lettre 30).

On a longtemps cru que les Celtes (Gaulois) n'avaient laissé derrière
eux aucune trace de leurs mythes et de leurs rites. Or rien n'est plus faux.
Nous savons aujourd'hui que l'essentiel de l'héritage mythologique des
anciens Celtes a survécu jusqu'au Moyen Âge, dans la littérature profane
(textes mythologiques irlandais ou romans arthuriens dits « de la Table
ronde ») d'une part, et dans la Légende dorée des saints d'autre part.

En faisant commencer l'histoire religieuse de l'Europe à l'époque de
la christianisation officielle (environ au V^e siècle), on a occulté une réalité
essentielle de l'histoire des religions en Occident : le christianisme venu du
Proche-Orient se construit avec et contre le paganisme qui l'a précédé en
terre d'Occident. Cette « nouvelle » religion se développe sur les restes
d'anciennes croyances païennes que le christianisme put contrôler en les
assimilant. La liturgie païenne est réinvestie sur les anciens lieux de culte,
près de pierres, de sources ou d'arbres sacrés par les fêtes païennes (Noël
au solstice d'hiver mais aussi la Saint-Jean au solstice d'été, Pâques à
l'équinoxe de printemps, etc.).

Cette mythologie chrétienne, produit du métissage avec le
paganisme, est en fait une mythologie païenne christianisée. Elle a laissé
subsister bien des rites connus mais incompris (des feux de la Saint-Jean
au sapin de Noël), et bien des figures légendaires de saints étranges, tel
saint-Blaise fêté le 3 février, le lendemain de la Chandeleur. Ce saint est
réputé protéger des maux de gorge parce qu'il aurait, selon sa légende,
guéri un enfant qu'une arête de poisson dans la gorge menaçait d'étouffer.
La légende rapporte aussi que cet évêque de Sébaste, en Arménie, parlait
aux animaux et qu'il se faisait comprendre d'eux. Il vivait en leur
compagnie dans les lieux les plus sauvages.

Pour expliquer ces motifs merveilleux, il faut se souvenir qu'en langue celtique *breiz* signifie le loup. Ainsi pourrait s'expliquer le pouvoir qu'a ce saint « loup » de parler aux animaux. Mythologiquement parlant, il est lui-même un loup, un être mi-animal mi-humain, une sorte de garçon dont le folklore perpétue le souvenir. Le Gargantua de Rabelais ne naît-il pas précisément le 3 février, jour de saint Blaise, invitant ainsi à scruter le lien entre cette figure gigantesque et le mythe de la parole sacrée, du gosier bien inspiré ?

La légende arthurienne permet de retrouver la figure mythique que christianise Blaise. La figure de maître Blaise accompagnant Merlin se rattache à la même tradition païenne que celle qui a produit par ailleurs la légende pieuse de saint Blaise. Merlin vit dans la forêt en compagnie d'un loup. Dans les romans de la Table ronde, il vient régulièrement trouver maître Blaise, installé au plus profond d'une forêt (comme un loup), et chargé de mettre par écrit ses prophéties et ses confidences. La légende de Merlin et Blaise est ainsi tributaire de vieilles croyances sur la parole sacrée d'un devin magicien, initié à tous les secrets du monde et qui vit en compagnie d'animaux sacrés.

C'est sans doute dans le même esprit qu'il faut lire les *Floretti* de saint François d'Assise qui partage avec Blaise bien des traits mythiques communs, particulièrement dans son pouvoir de communiquer avec les animaux. En convertissant le très féroce loup de Gubbio, saint François exerce la même fascination sur son « frère loup » que Merlin sur le loup Blaise. Une antique mythologie du loup est présente derrière de tels épisodes. Elle n'a rien de biblique. Elle renvoie plutôt au loup d'Apollon, dieu de la poésie et de la musique, ou aux guerriers-fauves du monde indo-européen, voire à tous les mythes de loups-garoux qui ont survécu dans le folklore, les contes et les légendes.

Dans toute culture, il existe une cohérence souterraine de l'imaginaire qui maintient d'antiques représentations mythiques, tout en leur laissant prendre des significations nouvelles. On peut évoquer à ce propos le mécanisme de transfert culturel. Ainsi, la parole du devin peut se transformer en parole évangélique lorsque le maître des animaux prend, dans la légende chrétienne, les traits de Blaise ou de François d'Assise.

Les Vierges noires et de nombreux saints viennent d'un fonds archaïque.

Ni les vierges noires (du Puy, de Rocamadour ou d'ailleurs), ni les saints aux noms si étranges (saint Carphore, sainte Nymphodore), ou trop explicites (saint Herculian, saint Apollinaire, saint Hermès), ne peuvent se comprendre hors de cette référence à une mémoire archaïque, préchrétienne et conservatrice de vieux cultes et rites antérieurs au christianisme.

Comme l'a rappelé Claude Lévi-Strauss, le monde des mythes est celui où la distinction entre l'homme et l'animal n'est pas nettement établie. Or, parmi les saints médiévaux, certains portent des noms d'animaux et invitent à examiner leur légende pour y scruter la présence de vieux motifs mythiques. C'est ainsi qu'une mythologie archaïque, comme celle de Pours, est omniprésente dans le christianisme médiéval. On ne compte pas les saints qui portent le nom de cet animal. Par exemple saint Ours, saint Ursin, etc, mais aussi saint Bernard dont le nom comporte bien inspiré ?

dressait à 100 m au-dessus de la Loire, la hauteur étant enserrée par une boucle du fleuve. Le plateau abrita un important *oppidum* gaulois. L'occupation à la Tène finale (sur une cinquantaine d'hectares) puis à l'époque gallo-romaine, nous montre l'abandon de l'utilisation du site. Mais il pourrait remonter, selon certains indices archéologiques, au premier Âge du Fer. Comme AVROILES, JOUVRES a pu être contemporaine des *briga* de la péninsule ibérique, c'est-à-dire remonter à la première période d'occupation celtique.

Tous les anciens noms en *briga* qu'on repère sur la carte de France ne datent pas de cette période. Dans les siècles suivant l'intrusion celtique, l'emprise des nouvelles populations entraîna l'abandon des anciennes forteresses ou, au moins, la réduction de leur rôle. « La puissance (nouvelle), souligna Fernand Braudel, créait sans doute la sécurité, une sorte de *pax celtica* ». Mais à partir du II^e s. av.-J.-C., les sites de hauteur vont être largement réinvestis. Pour des raisons économiques : le développement des activités rendait nécessaire le regroupement des richesses de la nation. Mais aussi pour des raisons sécuritaires : les intrusions répétées des Cimbres et des Teutons incitèrent les États gaulois à protéger les biens et les personnes. Les forteresses purent réinvestir d'anciens sites et reprendre leur vieux nom de *briga*. Mais de nouvelles places furent aussi créées, avec des noms nouveaux.

à suivre

Jacques LACROIX (1)

Professeur agrégé, docteur ès lettres

1. - Les noms d'origine gauloise en France, La Gaule des Combats, Éditions France, Collection Hespérides, Nov. 2003.

LACROIX (Jacques) — LES NOMS D'ORIGINE GAULOISE EN FRANCE. 1) LA GAULE DES COMBATS
3 volumes, 1^{er} volume fin novembre 2003. 256 pages.
16 x 24 cm, broché, 28 Euros.
Éditions Errance, Collection Hespérides, 7 rue Jean du Bellay, 75004 Paris © 0143264041 fax 01 43293408.

Spécialiste de la langue gauloise, Jacques Lacroix recense près de 1000 mots se rattachant à la guerre dans les appellations de régions, de petits pays, de communes, de lieux-dits, de cours d'eau, de hauteurs et de forêts, tout comme dans certains noms propres de personnes et des mots courants de la langue française. Car le gaulois ne s'est pas seulement conservé dans des noms pittoresques, il est aussi lié à des réalités géographiques et il fait référence à des valeurs guerrières, économiques et religieuses.

LES LIVRES

BRIANÇON. Mais *briga*, ayant souvent servi à former des composés où il était placé en seconde position, a été très altéré. On aboutit souvent à des formes en -(O)EUVRE(S) et -ÈVRES dans les régions de langue d'oïl : cas de BENEUVRE ; Châtel-de-NEUVRE ; DENEUVRE ; et de plusieurs VAND(O)EUVRE(S). Dans la zone d'oc, on trouvera des noms en OBRE(S), et OUBRE, par exemple CANTOBRE ; LANOBRE ; VÉZENOBRES ; VINSOBRES ; ESCOULOUBRE.

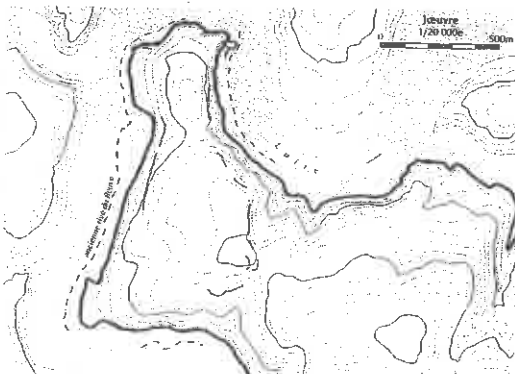


fig. 14. - L'oppidum de Jœuvres.
(S. Fichl, *La Ville celtique*)

Il s'agit de sites essentiellement liés à des éminences. établies sur des points de hauteur, les *briga* jouissaient d'une vue étendue, ce qui permettait une bonne surveillance des déplacements. Cette configuration de terrain est conforme à l'étymologie : *briga* désigne originellement en celtique une « hauteur » (sens présent dans le vieil-irlandais *bri*, le gallois et le breton *bre*, « colline »). De là est venue, par métonymie, la signification de « citadelle » et de « fortin ». L'archéologie a pu mettre en évidence l'occupation militaire celtique de quelques-uns de ces sites.

AVROLLES, près de Saint-Florentin, dans l'Yonne, est une ancienne *Eburo-briga*, « Citadelle de l'If ». Le Mont AVRELOT fut le site d'un habitat de hauteur fortifiée. Du sommet, la vue s'étend sur un périmètre d'environ 25 km. Un ancien camp de hauteur hallstattien fut établi en ces lieux. Puis un *oppidum* à la Tène finale (qui sera suivi d'un camp romain). On voit toujours le talus d'un rempart (encore haut par endroits de 4 m) qui coupait le plateau de part en part, délimitant l'espace d'un éperon barré.

BENEUVRE, en Côte-d'Or, est une ancienne **bannobriga*, « Forteresse de la corne », comprenons de l'éminence rocheuse : le *Mont Aigu*, qui domine les lieux ; sa position stratégique permettait le contrôle de la circulation. Des fortifications ont été repérées au XIX^e siècle, correspondant à l'établissement d'un camp protohistorique sur le mont (une agglomération se développera à l'époque gallo-romaine au pied de la hauteur).

Le nom de DENEUVRE, en Meurthe-et-Moselle, provient d'un antique **Donno-briga*, en gaulois littéralement « la Citadelle noble ». Le site antique, lieu de carrefour routier important, a été bouleversé par la construction d'un château médiéval autour duquel s'est développé un village. Une tour gallo-romaine, la Tour du Bacha, se trouvait incluse dans l'enceinte médiévale ; des fouilles pratiquées à la base ont révélé l'existence d'un fossé gaulois qui protégeait l'éperon barré à l'époque celtique.

JœUVRES, dans la Loire, correspond à une ancienne *Divio-briga*, la « Citadelle divine ». Entourée de pentes assez abruptes, cette *briga* se

à la fois un mot germanique (*Bār*) et un mot celtique (*art*) désignant le plantigrade. Ce même mot *art* est à la base du nom d'Arthur, apparaissant toujours sous la forme Artu(s) en ancien français.

Mais quel rapport le bon saint Bruno, fondateur de la Chartreuse au nord de Grenoble, peut-il entretenir avec l'ours ? Bruno désigne « le brun ». On pense peut-être d'abord à la couleur des cheveux, prise comme signe distinctif de la personne. Mais « le brun » peut aussi être compris comme le velu, l'être couvert de poils bruns. On rejoint alors immédiatement la figure de l'ours brun, car on sait que cet animal était désigné par diverses périphrases : le velu, l'oncle, l'homme sauvage, l'homme à la fourrure, le plantigrade, le pied gonflé, le lécheur, le miellé, le vieux de la montagne, le maître de la forêt...

Brun est précisément le nom de l'ours dans *Le Roman de Renard*. Mais cette explication étymologique du nom ne suffit pas : elle doit être mise en relation avec un épisode hagiographique rapporté dans la *Vie de saint Hugues*, évêque de Grenoble. Bruno et six de ses compagnons sont à la recherche d'une terre pour y fonder un monastère. Ils sont attirés à Grenoble par la réputation de sainteté de l'évêque Hugues. Ce dernier fait justement un rêve qui le persuade de donner satisfaction à Bruno. En songe, il a vu Dieu lui-même construire, dans une montagne déserte, une demeure pour sa gloire. Il a vu aussi sept étoiles indiquer l'emplacement de cet édifice. Or, Hugues et ses compagnons sont précisément sept, comme les étoiles du rêve prémonitoire. Par ailleurs, ces étoiles indiquent bien la direction du nord, puisque le massif de la Chartreuse où sera construit le monastère de saint Bruno se trouve au nord de Grenoble. Il ne peut donc s'agir que de la Grande Ourse. Les sept étoiles du septentrion symbolisent Bruno et ses six compagnons, Bruno étant, plus que les autres, marqué par la symbolique ursine de son nom et par celle de la Grande Ourse. Une fois installés en Chartreuse, les moines vivront tels des ours, dans un milieu sauvage.

La mémoire archaïque du christianisme médiéval est bien réelle, même si elle a été occultée par l'Église. Elle est accessible dans le folklore et le merveilleux que colporte une bonne part de la tradition légendaire du christianisme. Cette mémoire s'exprime aussi bien dans des coutumes, des rites de fêtes ou des témoignages littéraires et iconographiques médiévaux.

La Légende dorée des saints a ainsi offert une structure d'accueil au polythéisme païen, apparemment irrécupérable, dans le monothéisme chrétien. Au lieu d'exclure radicalement la vieille mémoire des mythes et cultes préchrétiens, le christianisme l'a maintenue en vie pour construire sur elle son message d'évangélisation. Son destin a été, plus longtemps qu'on le pense, tributaire de ce jeu subtil d'équilibre avec les anciennes religions qu'il combattait.

Il reste à se demander si l'affaiblissement du paganisme, qu'il absorbait, n'a pas provoqué aussi, sur le très long terme, son propre affaiblissement. Est-ce un hasard si la Réforme, au XVI^e siècle, combat justement le culte des saints et ouvre une nouvelle ère du christianisme, entérinant la scission du catholicisme et du protestantisme ?

Philippe WALTER
Université de Grenoble

Organisé tous les quatre ans, le Congrès d'Études Celtiques permet aux chercheurs, enseignants et étudiants des quatre coins du monde de se retrouver. Cette année, près d'une vingtaine de nationalités différentes sont réunies avec des représentants de pays celtiques, mais aussi d'Australie, du Japon, de Croatie ou d'Israël ; mentionnons également la présence du Russe Gritori Bondarenko, qui a traduit dans sa langue maternelle *La Civilisation celtique* de François Leroux et Christian-J. Guyonvarc'h. Cependant nous avons regretté l'absence des universitaires de Bretagne, exception faite de Bernard Merdrignac.

Pendant quatre jours, plus de deux cent cinquante conférences ont été proposées aux participants, abordant des thèmes tels que la mythologie, l'archéologie, la linguistique ou l'histoire. Chacune des communications durait une demi-heure et se déroulait dans une ambiance joyeuse ; preuve en est que l'évocation de sujets scientifiques n'empêchait nullement la bonne humeur !

Les pauses-café, les déjeuners ainsi que les dîners s'avaient d'excellentes occasions pour poursuivre des débats amorcés lors des conférences, nouer des contacts ou rencontrer de nouvelles personnes.

Durant le Congrès, de nombreuses maisons d'édition tenaient un stand où elles proposaient leurs livres à des prix attractifs et des ouvrages de seconde main de grande qualité, par exemple de nombreux exemplaires de la revue *Emania*, aujourd'hui disparue, étaient vendus trois euros le numéro ; une aubaine qu'on ne pouvait laisser passer. Ainsi beaucoup de participants en ont profité pour alléger leur porte-monnaie et alourdir leur sac de voyage.

À la fin de ces journées bien chargées, chacun avait loisir de se détendre. On pouvait par exemple aller au bar de l'Université, ou se rendre dans un pub afin de rencontrer des gens d'Aberystwyth. La journée du mercredi a été consacrée à des activités plus ludiques, des voyages à travers le Pays de Galles étant proposés.

Pour la clôture, tous les participants ont été conviés à une session plénière, puis le président du Congrès, le professeur Gruffydd Aled Williams, a annoncé que la prochaine édition de ce rendez-vous des études celtiques se tiendra à Bonn en Allemagne, en 2007.

Le Congrès international s'est avéré très gratifiant : ce fut une excellente occasion pour retrouver des collègues étrangers ou mettre un visage sur le nom d'un chercheur, il nous a offert l'opportunité de rencontrer des personnes qui travaillaient sur des sujets analogues et qui, pour autant, nous étaient inconnues ; il fut enfin un excellent lieu pour la confrontation d'idées débouchant souvent sur de nouvelles pistes de travail.

Bref, cette semaine du mois d'août 2003 passée à Aberystwyth nous aura donné de l'ardeur pour continuer de plus belle nos recherches. C'est à plusieurs que l'on réussit les meilleures choses.

Gael HILLY

Responsable de l'antenne bretonne

thème celtique *gab-*, « prendre » (sont attestés un vieil-irlandais *gabim*, « je prends », et un vieux-breton *gabael*, « prise, saisie ») ; le JAVÉLOT aurait été l'arme qu'on tient en main. Vu la légèreté de l'arme, le soldat pouvait « prendre » avec lui un petit lot de ces JAVÉLOTS (au combat, les guerriers en consommèrent des quantités importantes) : Jean-Louis Brunaux et Bernard Lambot parlent des JAVÉLOTS « dont l'utilisateur disposait de boîtes entières ». On comparera alors le nom du JAVÉLOT à celui de la JAVELLE (issu du même thème gaulois), désignant une brassée d'épis.

Nous pensons qu'un peuple gaulois a pu tirer son nom de cette arme : les GABALES, *Gabales* ou *Gabali*, qui ont laissé leur appellation à JAVOLS, localité de la Lozère, et au GÉVAUDAN, *Gabaltianus pagus* au I^{er} siècle. Ils se seraient dénommés les « Hommes aux javelots ». Un autre peuple a laissé dans notre toponymie la trace de l'importance des armes de trait gauloises : les LÉMOVIQUES du LIMOUSIN. Ils s'appelaient littéralement les « Guerriers de l'orme ». LANCES et JAVÉLOTS gaulois étaient ordinairement fabriqués avec des hampes de frêne ou d'orme (*Jemo-* en gaulois). Enfin les ÉBUROVIQUES gardés dans EVREUX et l'ÉVREUIN pourraient avoir été « Ceux qui combattaient par l'if » ou « Ceux qui vainquent par l'if » (tout comme les ÉBURONS de la Gaule Belgique). Le nom des ÉBUROVIQUES (et celui des ÉBURONS) faisait peut-être allusion aux arcs et aux flèches, mais aussi à certaines piques et à certaines lances, qui pouvaient être fabriquées dans ce bois très résistant et élastique. On lit dans *La Guerre des Gaules* que « les archers étaient très nombreux



fig. 13. - Vue de l'oppidum d'Avroilles et de son rempart.

IV - LES FORTERESSES DE DÉFENSE

1 - Les anciennes citadelles : type *briga*

Arrivant dans des milieux étrangers, les minorités guerrières celtes ont dû, pour imposer leur domination sur les populations autochtones, aménager des places fortes, quadrillant et surveillant les territoires conquis. Les linguistes ont retrouvé de nombreuses traces du terme *briga* dans la péninsule ibérique, dont les Celtes firent la Conquête aux VII^e/VI^e s. av. J.-C. On tiendrait là l'appellatif ancien par lequel les Celtes désignaient une forteresse.

En France, les toponymistes recensent une cinquantaine de localités dont les noms doivent provenir du celtique *briga*. On en trouve dans de nombreuses régions. Le modèle se reconnaît bien dans les BRIE, BRION, BRIOUX ; aussi BRÉGANÇON (dont le fort est célèbre) ; et dans plusieurs

Les lances

Les Anciens désignaient sous l'appellation de *langkiai* ou *lancea* un engin guerrier qui était originellement spécifique aux Celtes. Diodore de Sicile écrit : « Ils portent, la pointe en avant, des piques qu'ils appellent *langkias* ». Les Romains ne connaîtront cette arme que par l'intermédiaire des Celtes. On doit donc penser que le mot *lancea* adopté par le latin est d'origine celtique (du reste nous trouvons dans le vieil-irlandais un verbe *do-éicim*, « je lance »). Comme pour le GLAIVE, l'adoption du mot étranger trahit l'adoption des techniques. Notre mot français LANCE (et le verbe LANCER) sont, via la langue latine, les continuateurs du terme celtique ancien. Il est possible aussi que d'anciens porteurs de LANCES surnommés *Lancius* aient donné leur nom à des établissements gallo-romains, d'où des appellations de localités, en France, comme LANÇON, LANCÉ, LANCIÉ, LANCHY.

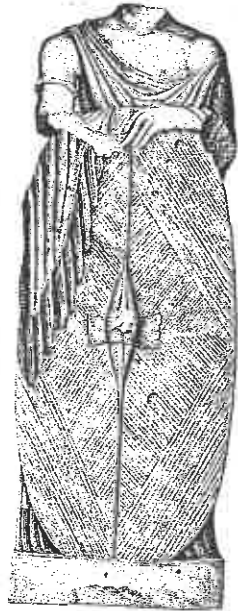


fig.12 - Guerrier gésate s'appréhant à lancer sa GÈSE.

Les armes de jet

Nous gardons également souvenir de noms gaulois d'armes de jet. Un mot gaulois **gaison*, latinisé en *gaesum*, désignait une sorte de javeline présentée par les auteurs antiques comme originaire de Gaule. Virgile, dans un passage de l'*Énéide* précédemment cité, en arme la main des Gaulois qui montent à l'assaut du Capitole. Un prince breton portait le nom de *Gaisorix* ; un roi galate du II^e s. av. J.-C. s'appelait *Gaisatorix*. En Gaule, un groupe important de guerriers, qui iront participer comme mercenaires à différentes campagnes militaires en Italie, au III^e s. av. J.-C., s'appelaient *Gaesati* : les GÉSATES. Un bronze gardé au musée de Berlin, de la fin du III^e s. av. J.-C., pourrait représenter l'un de ces GÉSATES au moment où il lance sa javeline. Le nom de ces guerriers était certainement en rapport avec leur arme d'élection. Repris par les Romains sous le nom de *gaesum*, l'ancien mot gaulois se retrouve dans le français GÈSE, terme en vérité peu courant, utilisé pour évoquer les réalités de la guerre antique.

Une autre arme de jet gauloise, pour le combat à distance, semble avoir connu un large emploi : la *mataris* (ou *matara*), espèce de javeline pourvue d'une pointe métallique assez large, ce qui permettait à l'engin de bien planer. César la montre aux mains des Helvètes, lors de la bataille de Bibracte. La guerre est - malheureusement - un perpétuel recommencement. La *mataris* gauloise a transmis son appellation à l'arme du Moyen Âge appelée MATRAS. Ce nom désignait un gros trait conçu pour être tiré par une arbalète. Certaines des machines-arbalètes pouvant atteindre deux mètres de longueur, on comprend qu'on ait comparé la carreau d'arbalète à une véritable javeline.

L'arme de jet la plus courante chez les Gaulois était assez légère, avec une hampe plus effilée et nettement moins longue que les lances, et aussi

LES OPPIDA DES BOÏENS DE BOHÈME

Petr DRDA

Attaché à l'Institut d'archéologie
de l'Académie des Sciences de Prague
Mercredi 26 novembre 2003
de 18 h à 20 heures

LE LÉGENDAIRE CELTE DANS LE CINÉMA

Paul-Georges SANSONETTI

Historien des religions

Mercredi 28 janvier 2004
de 18 h à 20 heures

LES CELTES DE GOLASECCA

Premiers écrits en langue celtique

Venceslas KRUTA

Directeur d'étude de Protohistoire de l'Europe à l'EPHE

Un mercredi, mars/avril 2004

de 18 h à 20 heures

LE SUBSTRAT GAULOIS DANS LE FRANÇAIS

Activités économiques

Jacques LACROIX

Professeur agrégé. Docteur ès lettres

Un mercredi, courant mai 2004

de 18 h. à 20 heures

Toutes nos conférences sont réalisées
avec la projection de diapositives couleur.

Elles ont lieu à

l'INSTITUT FINLANDAIS

60, rue des Écoles, 75005 Paris

(métro : Odéon, Saint-Michel ou Cluny)

Entrée : 7 Euros pour les non-adhérents

Gratuit pour les membres A E C

à jour de leur cotisation

-----0000000-----

Mercredi 19 novembre à 14 h 30

VISITE AU PILIER DES NAUTES

avec le professeur Venceslas KRUTA

Visite organisée à l'occasion de la rénovation du

« Pilier des Nautés » au Musée de Cluny

Rendez-vous à 14 h 30 dans la cour du Musée de Cluny

6 place Paul Painlevé 75005 Paris

métro : Sorbonne, Odéon, Cluny-Saint-Germain

Note : les inscriptions sont closes : 25 participants

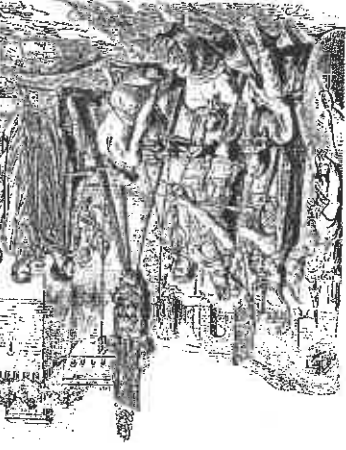


fig 11. Vae vicis.

Nous faisons l'hypothèse que le nom du peuple des ARVERNES reste dans l'appellation de l'AVERGNE pourrait provenir d'un autre nom gaulois du bouclier qui aurait été *arevernos. En gaulois *vernos* désignait l'« auline » (d'où notre nom dialectal de VERNE ou VERGNE). Or, le gaulois *gvern* et l'irlandais ancien *fern*, correspondants du mot gaulois, ont le sens attesté de « bouclier », à côté de celui en bois d'aulne : en particulier en Suisse sur le site de la Tène, près de Neuchâtel. En Gaule centrale, on a pu fabriquer aussi des boucliers en bois d'aulne. Les guerriers ARVERNES en étaient peut-être traditionnellement munis : ils se seraient en ce cas dénommés les « Hommes aux boucliers de verne ». Qu'un ethonyme se soit formé sur un nom d'arme est tout à fait vraisemblable : nous allons voir, dans l'étude des armes d'attaque, que ce fut le cas de plusieurs peuples de la Gaule.

2 - Armes offensives

Maîtrisant très bien les techniques de fabrication du fer, les Celtes auront un armement de qualité qui leur assurera un certain temps la supériorité guerrière. Armes par excellence des combattants nobles, les épées ont certainement été l'objet de soins très attentifs dans leur fabrication. On suspecte le terme français de GLAIVE, transmis par le latin *gladius*, de remonter à un ancien radical celtique **cladi-* qui nommait l'épée à l'époque de nos ancêtres. Nous trouvons en effet des correspondances avec le celtique insulaire (vieil-irlandais *cládeab* et irlandais *claidh*, « épée » ; moyen-gaulois *cledyf* ; cornique *clêth* ; moyen breton *clêzef* et breton *kleze*, tous au sens d'« épée »). Les latinistes reconnaissent la filiation du terme latin avec un gaulois **cladios* : « *Gladius* doit être un mot venu par les invasions celtiques » note-t-il Alfred Ernout et Antoine Meillet. Il peut paraître étonnant que, pour nommer l'épée, un terme celtique ait été emprunté par la langue latine : le GLAIVE n'est-il pas spécifiquement romain dans nos imaginaires culturels ? En fait, l'adoption du terme étranger dénote l'avance technologique ancienne des Gaulois dans le domaine de l'armement. Plutarque écrit que les Romains, au IV^e s. av.-J.-C., sur les conseils du général Camille, décidèrent de revoir leur armement et d'en créer un nouveau, en fonction de celui des Gaulois menés par Brennus jusqu'à Rome. L'épée jétée par le chef gaulois dans la balance pour alourdir le poids de la rançon romaine à payer (épisode du fameux *Vae vicis*) serait bien symbolique (fig 11) du rôle vainqueur du GLAIVE gaulois, et de son influence à la fois militaire et linguistique.

Les armes de trait

Les armes de trait ont été d'avantage répandues que l'épée parmi la masse des soldats.

LE SUBSTRAT GAULOIS DANS LE FRANÇAIS

a) LA GUERRE (1^{ère} partie)

Conférence des Amis des Etudes Celtiques du 7 mai 2003

Si l'archéologie est l'un des moyens privilégiés pour appréhender le passé gaulois, d'autres modalités d'accès à la civilisation de « nos ancêtres » existent, comme l'examen des textes gréco-latins qui nous parlent de la Gaule, l'épigraphie et la numismatique. Mais on peut envisager une voie différente : tenter de restituer le passé des Gaulois par ce qui nous reste de leur langue. La recherche se concentrera sur l'un des aspects majeurs du passé gaulois : la guerre.

Nous limitons dans nos esprits les



fig. 1. - Quelques villes d'Europe tirant leur nom du celtique.

restes de la langue gauloise à une petite série de mots conservés dans le vocabulaire. C'est ce que nous disons couramment les manuels de vulgarisation. Linguistes et historiens nous confortent dans cette opinion, en occultant le plus souvent l'examen des noms propres. On se coupe ainsi d'une voie d'accès importante au passé gaulois, et on conclut rapidement à la pauvreté de ce substrat, peu significatif pour l'étude de la civilisation gauloise. Mais la langue française est constituée du trésor à la fois des mots du lexique et des noms propres (en particulier appellations de lieux, de cours d'eau, de hauteurs, de personnes...) Il y a donc intérêt, dans la recherche du substrat guerrier, à prendre en compte le lexique mais aussi l'onomastique.

L'enquête sera menée autour de cinq thèmes privilégiés liés à la guerre : l'expansion militaire celtique ; le souci guerrier de la frontière ; l'équipement militaire ; les forteresses de défense ; enfin, l'engagement arme.

1 - L'EXPANSION MILITAIRE CELTE

1 - La présence celtique.

Une vision immédiate de l'importance de la toponymie celtique, et de

des cornes (on voit leur représentation sur l'arc d'Orange). Deux peuples celtiques paraissent avoir tiré leur nom de ces casques à cornes : les CARNI, qu'on trouvait au nord des Vénètes, groupe alpin fortement celtisé, dont l'appellation se retrouve dans celle des Alpes CARNIQUES, de CARNIA (ville au nord-est d'Udine) et de *Carnium*/KRANJ en Slovénie (au nord de Ljubljana) ; et les CARNUTES du centre de la Gaule, qui ont laissé leur appellation à CHARTRES et au pays CHARTRAIN. C'étaient vraisemblablement les « Cornus » : guerriers dont les chefs combattaient avec l'ornement distinctif de cornes sur leurs casques. Ces signes de force, comme l'a souligné Venceslas Kruta, étaient peut-être censés jouer d'une influence magique contre les combattants adverses.



fig. 10. - Statue du guerrier gaulois de Mondragon.

Pièce majeure de l'armement défensif, le bouclier a gardé des traces affirmées dans notre langue. Son appellation gauloise la plus fréquente était formée sur un radical *tal-*. On le retrouve, curieusement, dans le nom propre VEPOTALOS, sur une monnaie gauloise figurant un guerrier avec un grand bouclier ; ce n'est peut-être pas un effet de hasard. Le thème celtique *tal-* désignait étymologiquement ce qui est « plat ». Ce sens étymologique est parfaitement justifié : à la différence des boucliers grecs et romains, de forme convexe, le bouclier celtique se caractérisait par sa surface quasiment plane : longue pièce de bois en forme d'ovale allongé (ce que montre bien la statue du guerrier celte de Mondragon, du 1^{er} s. av. J.-C.). Diodore de Sicile et Posidonios évoquent les servants d'armes gaulois, porteurs de boucliers, qui se tenaient auprès des chefs guerriers. Les noms de certains de ces porteurs (*Talas(s)ius*, *Tal(l)icius* ou *Talus(s)ius*) pourraient se retrouver à l'origine de noms de localités qu'on rencontre en France comme TALAZAC, TALIZAT, TALISSION, TALCY, TELLECEY, etc.

Le radical gaulois *tal-*, avec adjonction d'un second élément de composition, doit être à l'origine du nom français du TALEVAS. Le mot désignera au Moyen-Âge un grand bouclier utilisé par les gens de pied pour se préserver des flèches des archers. De là des noms de famille comme TALVA, TALVART, surnoms de porteurs de boucliers. À côté de l'appellation du TALEVAS, se rencontre également, formé sur le même radical d'origine gauloise, le nom de la TALOCHE (appliqué au Moyen Âge à un bouclier de taille plus petite). D'où des noms de famille TALOCHE ou TALOUCHER. Le mot s'est curieusement gardé dans l'arme, toute pacifique, du maçon ou du plâtrier : la TALOCHE, planchette servant à déposer ou à lisser le plâtre ; l'image ancienne de la forme oblongue de bois munie d'une poignée est demeurée.

l'importance concomitante de la conquête celtique menée dans l'espace européen, nous est donnée par l'examen de la carte géographique. Nous repérons en effet, dans l'ouest du continent, bien des noms de grandes villes s'expliquant par le celtique ancien, vieux souvenirs des territoires conquis militairement et régis un temps par des tribus celtiques : des capitales comme DUBLIN, GENÈVE, LONDRES, MILAN, PARIS, VIENNE... ; des cités comme BRNO (République tchèque), BREGENZ (Autriche) ; MAYENCE (Allemagne) ; NIMÈGUE (Pays-Bas) ; BINCHE (Belgique) ; ZÜRICH (Suisse) ; VÉRONE (Italie) ; SÉGOVIE (Espagne) ; BRAGA (Portugal) ; YORK (Angleterre) ; GLASGOW (Écosse)...



fig. 2. - 120 villes de France tirant leur nom du gaulois.

Rappelons que 22 pays au total connurent jadis l'emprise celtique. Les terres de ce qui allait devenir la Gaule étaient riches ; les guerriers celtes s'emparèrent de ces territoires. Marque de leur implantation particulièrement forte, de nombreuses régions et pays de France doivent aujourd'hui leur appellation à la langue celtique, régions ou pays naturels de notre géographie physique comme le Massif ARMORICAIN, les ARDENNES, les CÉVENNES, le JURA, le MORVAN, les VOSGES, régions historiques et grandes provinces comme le BERRY, l'ANJOU, le PÉRIGORD, le POITOU, le QUERCY, la TOURAINE... , petits pays comme l'OISANS, le BESSIN, la BRESSE, la BRIE, le MÉDOC, le VERCORS, le VEXIN... Souvenirs, bien sûr, de territoires gagnés militairement et régis jadis par des peuplades celtiques.

De nombreuses localités de France gardent également la mémoire de l'intrusion des Celtes en Gaule, et des établissements qui se créèrent dans les lieux où ils s'étaient installés. On trouve sur la carte de nombreuses villes importantes, comme AMIENS, ROUEN, CAEN, NANTES, POITIERS, LIMOGES, TROYES, METZ, DIJON, LYON, NÎMES, MÂCON... sans oublier PARIS. Bien sûr, certains toponymes issus du gaulois peuvent renvoyer parfois à des créations plus récentes (d'époque gallo-romaine, voire d'âge moderne, car les anciens noms gaulois vont continuer à générer des noms de lieux). Mais pour l'essentiel, nous avons affaire à des localités qui doivent leur appellation aux nouveaux occupants celtiques : les noms sont l'indice des conquêtes. Outre les grandes agglomérations, bien d'autres toponymes d'origine gauloise existent en France : communes et villages, mais aussi noms de hauteurs, de rivières, de forêts et nombreux lieux-dits. En tout, on pourrait dénombrer entre 3 et 4000 noms de lieux issus de la langue de nos ancêtres. L'occupation celte - qui a d'abord été gagnée par les armes - nous reste donc très perceptible.

2 - Les peuples migrants

Les différentes populations ces qui se sont installées sur le territoire de ce qui allait être nommé la Gaule avaient traversé, lentement et long-temps, les espaces du centre de l'Europe en s'imposant militairement, et elles ont vécu, des siècles durant, comme des populations migrantes. Vie d'armes et vie d'errance ont été très liées. Certains noms de lieux ont gardé la mémoire de ces déplacements anciens, de ce type de vie nomade.



fig. 3. - Les peuples migrants.

démigrant : les ALLOBROGES. Il n'est pas demeuré dans nos noms de lieux, mais on sait que l'hydronyme des Savoyards se nomme « Le chant des Allobroges » et que diverses productions régionales de Savoie ont repris le nom de leur ancien peuple comme une marque valorisante, vantant les produits du « Pays d'ALLOBROGIE ». C'étaient littéralement « Ceux qui viennent d'une autre frontière », « d'un autre pays » (*allobroges*) : les émigrés, les expatriés. Comme l'a souligné Venceslas Kruta, peut-être d'anciens Gésates venus s'établir en Savoie, aux alentours de 220 av. J.-C., après bien des courses errantes.

Dans l'Ouest, SAINTES et la SAINTONGE ont tiré leur nom de celui des SANTONS, qui s'y étaient établis après avoir traversé toute la Gaule d'Est en Ouest. Leur ethnonyme doit sans doute être rapporté à un nom celtique du « chemin », *sentio*. C'étaient « Ceux qui cheminent » : les Migrants.

Selon Pierre-Yves Lambert, deux autres peuplades pourraient avoir eu une appellation de sens voisin : les MANDUBIENS du Centre-Est de la Gaule, célèbres pour leur place forte d'Alésia ; et les VIROMANDUENS, Belges qui se fixeront dans la haute vallée de la Somme, laissant leur souvenir au pays du VERMANDOIS et à la ville de VERMAND : on reconnaîtrait à la base de leur nom un thème celtique *mant-/mand-* désignant l'idée de « chemin » et de « cheminement »

varier avec le temps). Citons l'ÉGRENNE, entre les départements de la Manche et de l'Orne, jadis à la limite des Sagiens avec les Abrincates. Aussi l'ÉCRONNE, dans l'Indre, qui devait marquer la séparation des Turons et des Bituriges. Ou bien les EYGURANDES, ruisseau sur la commune de Jabrun (dans le Cantal), à la frontière entre les Gabales et les Rutènes. Enfin la GUIRANDE, en Charente-Maritime, à la frontière antique entre les Santons et les Bituriges Vivisques.

Des établissements ayant pu se créer jadis à proximité d'un cours d'eau frontière, le même modèle se retrouve dans une centaine de noms de localités, comme AIGUERANDE, AIGURANDE, HARANDE, IGUERANDE, ÉGARANDE, EURANDE, EYGURANDE, GUIRANDE, HARANDE, IGUERANDE, l'occlusive -c- est passée à la sonore -g- dès le VI^{ème} siècle (on doit donc bien avoir au départ un modèle **Icoranda*). Nous ne pouvons douter du sens de limite territoriale à donner à ces toponymes : plusieurs lieux montrant des appellations de ce type seront nommés *Fines* (en latin « lieux-frontières ») par les autorités romaines. Ainsi l'NGRANDE(S) dans l'Indre, l'NGRANDES dans la Vienne, et l'NGRANNES, dans le Loiret...

Ces nombreux toponymes que nous retrouvons nous prouvent que nos ancêtres ont fait monter d'un souci aiguise de la frontière, très révélateur des tensions guerrières qui ont dû s'exprimer.

III - L'ARMEMENT

Les frontières nous ont donné à voir des traces essentiellement toponymiques. L'équipement militaire montrera surtout des souvenirs lexicaux.

I - Armes défensives.

Les casques ont eu évidemment un rôle protecteur mais aussi, anciennement, un rôle de reconnaissance : ornement distinctif des guerriers nobles. Diodore de Sicile précise qu'« à quelques-uns mêmes de ces casques [étaient] fixés des masques en relief d'oiseaux ou de quadrupèdes ». On connaît celui de Gumesti, du IV^e/III^e s. av. J.-C., surmonté d'un oiseau aux ailes mobiles. Le célèbre bassin de Gundestrup montre aussi des

casques à figures d'oiseaux. Or, Plinius et Suétone nous apprennent qu'une légion de Gaulois recrutés par César vers l'an 50, pour participer à la guerre civile en Italie, était appelée l'ALAUDE : *Alauda*, c'est-à-dire l'ALOUETTE. On peut se demander si certains de ces guerriers gaulois ne portaient pas comme emblèmes des figures d'ALOUETTE (oiseau sacratisé). Remarquons que le nom gaulois *alauda*

Diodore de Sicile parle aussi de casques gaulois ou étaient fixées

fig. 9. - Monnaie gauloise à légende *Vilipotal*.



3 - Le type randa

Un second nom gaulois de la frontière, *randa*, « limite », se retrouve dans des mots dialectaux : RANDE, RANDA, RANDAN, RANDAL servant à désigner, en plusieurs régions, des haies vives, des clôtures, bordures ou lisières : bref des séparations, des limites.

Mais c'est surtout dans la toponymie que *randa* nous garde des souvenirs. Les différents noms de localités issus de ce modèle correspondent à d'anciennes limites de territoires.

Par exemple LE RANDEIX, à Eygurande (en Corrèze), jadis à la séparation entre Lémoviques et Arvernes, à présent proche de la limite avec le département du Puy-de-Dôme. Ou bien RANDON à Vachères (Haute-Loire), jadis à la limite entre Vellaves et Helviens, aujourd'hui à l'extrémité de la Haute-Loire, près de la frontière avec l'Ardèche. Citons encore RANDENS, en Savoie, autrefois à la frontière entre Médullas et Allobroges, non loin des Ceutrons. Et aussi ARANDAS, dans l'Ain, à moins de 10 km de la limite avec le département de l'Isère, jadis extrémité orientale du territoire des Ambarres, à la jointure avec les Séquanes et les Allobroges.

Un composé **amaranda* a pu nommer en gaulois un « chemin frontière » ou un « coude frontière ». D'où des lieux-dits CHAMARANDE(S), CHAMERANDE, CHAMÉRANDE, qu'on trouve en Champagne, en Bourgogne, en Auvergne, en Rhône-Alpes... On se contentera d'un exemple : CHAMERANDE à Saint-Bénigne, dans l'Ain, non loin de la limite avec la Saône-et-Loire, jadis à la frontière entre les Éduens et les Ambarres.

Un autre composé **icoranda*, qui devait désigner étymologiquement une « frontière d'eau » a créé de nombreux toponymes : un cours d'eau (même modeste) était, dans les campagnes, un repère pratique pour reconnaître un lieu frontière. Nous conservons toute une série d'hydronymes (noms de cours d'eau) issus de ce type ; et nous les repérons le plus souvent aux frontières reconnues des anciens États gaulois (même si nous connaissons mal toutes ces limites et si elles ont pu varier avec le temps). Citons l'ÉGRENNE, entre les départements de la



fig. 8. - Toponymes issus du gaulois **ic(u)randa* (frontières des anciennes cités gallo-romaines. D'après J. Moreau, 1972, carte 1.

3 - Les moyens de transport des migrants

Le substrat lexical nous a conservé aussi l'idée des anciens déplacements des tribus celtes. César évoque, en 58 av. J.-C, la migration des Helvètes, qui « se propos[ai]ent, en passant par le territoire des Séquanes et des Éduens, de gagner le pays des Santons ». Ce déplacement de plus de 300 000 hommes va se faire à l'aide des CHARIOTS, ce qu'atteste le texte de *La Guerre des Gaules*. Ils avaient préparé depuis deux ans tout ce qui intéressait leur départ, achetant « bêtes de somme et CHARIOTS [*carrorum*] en aussi grand nombre que possible ».

Ce moyen privilégié des migrations va permettre le déplacement des familles des guerriers, mais aussi des vivres, des bagages, des armes et du butin. Fernand Braudel a évoqué « les longs convois d'hommes, de femmes, d'enfants, de chariots, de cavaliers... tout un peuple en marche, une cohue, des progressions inorganisées, mais qui ont des siècles durant, mis en question le destin entier de l'Europe ».

L'industrie de la CHARRONNERIE n'avait pas été développée anciennement par les Romains, peuple sédentaire de cultivateurs. Au contraire, nos ancêtres affichèrent une suprématie (réputée des peuples antiques) pour la fabrication des voitures de transport. Nous remarquons que la plupart des noms du vocabulaire latin désignant des véhicules ont été empruntés à la langue gauloise. Il faut penser qu'en empruntant les noms gaulois, les Romains reprendront à leur voisin les formes et les procédés de fabrication. Parmi les véhicules utilisés par les migrants celtes, on devait trouver la *reda*, voiture à quatre roues. Le peuple des REDONS qui a laissé son nom à RENNES et au pays RENNAIS, où il avait abouti après une longue migration, en tirait sans doute son appellation : les *Redones* devaient être les « Conducteurs de *redae* » : ceux qui se déplacent avec ce type de gros chars. On comptait sans doute aussi des carrioles, comme le *carpentum*, munie d'un bâti rond en bois permettant la couverture d'une capote. De là notre mot de CHARPENTE, désignant à l'origine la superstructure d'un véhicule CHARPENTÉ. Autre modèle : le

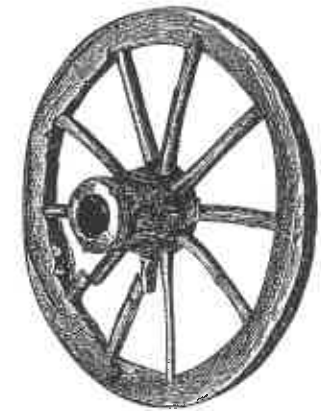


fig. 4. - Roue trouvée sur le site de La Tène.

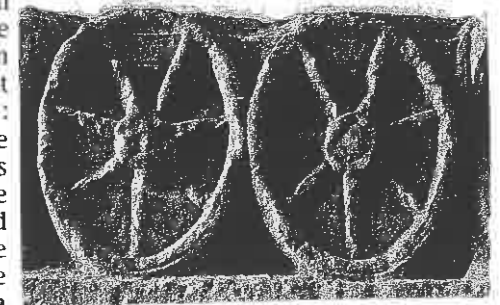


fig. 5. - Roues d'un char gallo-romain. (Bas-relief de Narbonne).

